

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 1<sup>er</sup> août 1893

---

**Discours prononcé par M. Jules LEGRAND,  
Agrégé de Philosophie  
Professeur de Lettres à l'Enseignement moderne**

Mes chers Amis,

Je ne voudrais pas attrister cette réunion ; mais, tous, j'en suis certain, parents, maîtres et élèves, nous avons au cœur, en ce moment, le même souvenir et le même regret. La grande famille du Lycée Buffon porte encore le deuil du chef qui lui avait prodigué son zèle, son affection et son dévouement. En des jours comme celui-ci, sa figure si grave, quoique toujours si paternelle, d'illuminait de la joie intérieure que lui causaient vos succès, votre juvénile enthousiasme, l'estime et la sympathie d'une assistance d'élite. Un a déjà dit de lui, de ses travaux, de sa ferveur pédagogique, de sa bonté, de son amour pour cette maison, tout ce qu'il convenait de dire. Je n'ai donc rien à ajouter. Mais je tenais – et vous ne m'auriez pas pardonné de négliger ce devoir – à évoquer au début de notre fête une image très chère et à saluer, au nom de tous, la mémoire vénérée du maître, du conseiller, de l'ami, de l'homme excellent que nous avons perdu.

Aussi bien, c'est en continuant sa tâche que nous manifesterons le mieux notre gratitude. Avec le nouveau guide que l'Université a mis à notre tête, et dont la rapide et brillante carrière atteste hautement les rares mérites, cet établissement ne saurait déchoir. Le Lycée Buffon restera fidèle aux traditions de libéralisme, de discipline à la fois solide, souple et ductile, en quelque manière, qui lui ont été léguées. Il développera côte à côte, dans une féconde et fraternelle émulation, les humanités classiques et les humanités modernes.

Car si la grande réforme de l'enseignement secondaire n'a pas été partout très favorablement accueillie, elle n'a rencontré ici aucune des préventions mesquines auxquelles elle a pu se heurter ailleurs. Tout de suite, chez nous, les lettres modernes se sont senties chez elles, et elles n'ont pas tardé à récompenser notre jeune maison de son hospitalité, en conquérant pour elle, à la Sorbonne, des titres glorieux que l'avenir, j'en ai le ferme espoir, ne manquera pas de compléter.

Comment, en effet, le nouvel enseignement porterait-il ombrage aux partisans convaincus des études gréco-latines ? Sans doute, il détourne à son profit une partie de la clientèle scolaire. Mais où est le mal ? et pourquoi forcer le goût des familles ou des enfants ? On ne devient pas bon latiniste ou bon helléniste à contre-cœur. Nos collègues de l'enseignement classique n'ont pas à refretter les désertions. Leurs classes en seront allégées et par là même fortifiées. Ah ! si l'enseignement moderne jouissait de privilèges spéciaux, s'il devait conduire plus vite et plus aisément aux diplômes qui ouvrent certaines carrières, il y aurait lieu de craindre la pression des motifs utilitaires et une sorte de concurrence déloyale. Mais non : les deux cycles sont à peu près d'égale durée et, pour le baccalauréat moderne, comme pour le baccalauréat classique, le minimum d'âge est le même ; de part et d'autre, les candidats doivent avoir au

moins seize ans accomplis. Quant à la difficulté des épreuves, je puis vous certifier, en connaissance de cause, que les jurys ne pèchent pas par un excès d'indulgence. La sélection se fera donc uniquement suivant les aptitudes des élèves ou les volontés des parents, or, je vous le demande, peut-on souhaiter un criterium plus équitable et plus rationnel ?

Mais ici se présente la grosse objection. Un enseignement sans latin ni grec n'est pas un enseignement secondaire et ce que vous décorez du nom d' « humanités modernes » ne peut être, par la force des choses, qu'un enseignement primaire ou tout au plus un enseignement professionnel.

Messieurs, je m'assure que l'enseignement moderne se chargera de fournir lui-même la preuve expérimentale du contraire. Lorsqu'on aura vu ses élèves tenir un rang honorable sur la liste d'admission de nos grandes écoles, lorsqu'on aura constaté, dans les classes de philosophie – comme on l'a constaté cette année au Lycée Buffon – que les bacheliers de Seconde moderne sont aussi mûrs pour les hautes spéculations, aussi aptes à exprimer leurs pensées avec ordre et netteté que leurs camarades venus de Rhétorique, enfin lorsque les copies couronnées au concours général, pour la composition française ou l'histoire, auront obtenu dans les deux enseignements des notes sensiblement équivalentes, il faudra bien renoncer à un dédain transcendant et à des préjugés surannés. A Dieu ne plaise que je médise de la culture classique ! Je sais ce que je lui dois et quelles jouissances exquisés elle réserve à ses fidèles ; mais, en vérité, ne semble-t-il pas un peu bien puéril de soutenir qu'elle est la seule capable de donner aux intelligences des idées générales, un jugement droit, le sens réfléchi et affiné des belles choses ? Or, si l'enseignement secondaire n'a pas pour principal objet de développer ces qualités, de former ce qu'on appelait, au XVIIème siècle, l'honnête homme, et ce que nous appellerons, nous, un bon esprit, j'ai peur qu'on ne confonde l'éducation libérale avec l'érudition et que sous couleur de défendre les humanités antiques, on ne tende simplement à perpétuer un mandarinat de lettrés.

C'est le professeur, c'est la méthode d'enseignement beaucoup plus que la chose enseignée qui distingue l'ordre primaire de l'ordre secondaire. Avec des maîtres excellents, tous pourvus des mêmes grades, tous éprouvés par les mêmes concours, croyez-vous que le niveau des études risque de s'abaisser et que la différence des programmes exclue la poursuite d'un idéal commun ? Ou bien admettez-vous que notre littérature nationale soit si indigente de grands hommes et de grandes œuvres que pour offrir aux âmes un aliment assez substantiel et assez délicat il faille, de toute nécessité, appeler à la rescousse les Romains et les Grecs ? N'n déplaît aux théoriciens de la méthode comparative, le meilleur moyen d'apprendre le français, d'en pénétrer toutes les précisions et toutes les finesses, c'est encore de l'étudier en lui-même et pour lui-même. On cite toujours l'exemple des Latins qui ne sont devenus des latinistes distingués qu'après s'être mis à l'école de l'hellénisme. Mais n'y faut-il pas voir justement une preuve de leur rudesse native ? Comme le disait récemment, à la tribune du Sénat, le Ministre de l'Instruction publique, aujourd'hui Président du Conseil : « Est-ce que les Grecs, ces merveilleux ouvriers, ces merveilleux littérateurs, ces merveilleux artistes, ont éprouvé le besoin de traduire, par exemple, de l'égyptien en grec ou du grec en égyptien ? est-ce qu'ils faisaient des thèmes ou des versions scythes ou perses ? Est-ce qu'ils ne se contentaient pas d'être des autochtones, se bornant à leur propre langage, n'en connaissant pas d'autre ... Est-ce qu'ils n'ont pas été purement et simplement des Grecs, appelant tous ceux qui vivaient autour d'eux des barbares et leur donnant les plus beaux modèles que jamais le génie d'un peuple ait donné aux autres nations ? »

Au surplus, on se tromperait étrangement en s'imaginant que dans nos classes modernes nous ne lions aucun commerce avec les purs génies de l'antiquité. Nous lisons l'Illiade et l'Enéide, les Philippiques et les Catilinaires, voire les Chevaliers d'Aristophane ou l'Héautontimoroumenos de Térence, mais nous les lisons en français, et, franchement, entre nous, n'est-ce point, pour les trois quarts au moins des Lycéens, la seule façon de les lire ? Combien s'en trouve-t-il, même parmi les meilleurs, de force à surmonter les broussailles du lexique et de la grammaire, et à goûter pleinement, dans le texte, la divine naïveté d'Homère, la verve bouffonne de Plaute ou la malice aiguisée d'Horace ?

Oui, je sais bien ce qu'on va me répondre. Vous supprimez l'effort, le *toivos* des Stoïciens, la gymnastique salutaire qui assouplit les facultés en les fortifiant. Mais l'explication précise, vraiment philosophique et littéraire d'un texte français demande-t-elle donc un moindre effort que le mot-à-mot traditionnel ? Puis, si le thème et la version ont une vertu intrinsèque – et certes je n'en disconviens pas – pourquoi ces exercices appliqués aux langues vivantes ne produiraient-ils pas les mêmes effets ? Faire passer des idées d'un idiome dans un autre, quels qu'ils soient, cela n'exige-t-il pas toujours du flair, de la sagacité, un esprit de finesse et d'exactitude ? On étudiera donc l'anglais et l'allemand, comme on étudie le latin et le grec, afin de mieux savoir le français, et, aussi, ce qui ne gênera rien, afin de savoir l'anglais et l'allemand. Jusqu'à présent, je l'avoue, la plupart des collégiens, leurs classes terminées, ne parlent pas les langues vivantes beaucoup plus couramment que les langues mortes. Mais est-ce une raison pour désespérer ? Nos élèves d'enseignement moderne, ayant moins à embrasser, n'ont-ils pas quelque chance d'êtreindre mieux ? Les écoliers des autres pays réussissent bien, eux, à se rendre maîtres de notre langue, laquelle n'est pourtant ni la plus facile, ni la moins originale ! J'invoquerai, sur ce point, le témoignage du diplomate éminent, qui nous a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de notre fête. En voyant avec quel zèle et quel succès certains étrangers apprennent dans leurs gymnases le français, son patriotisme si éclairé n'a-t-il pas ressenti un orgueil mêlé d'un peu de dépit ? Il vous dira combien vous êtes loin de tenir le record dans le concours international des polyglottes. A vous, mes chers amis, de redoubler d'ardeur et de regagner peu à peu la distance. Vos professeurs vous y aideront, mais ils ne pourront qu'y aider. Le meilleur entraînement, c'est le labeur persévérant de l'intelligence et de la volonté, sans lequel le guide le plus expert et le plus dévoué ne saurait vous conduire au but.

Je crois donc que l'enseignement moderne, encore qu'il n'ait pas rencontré, autour de son berceau, des fées très bienveillantes, vivra et prospérera. Mais précisément parce que nous en avons la volonté d'en faire un enseignement classique, avec tout ce que ce titre implique d'efforts courageux et de progrès continus, nous souhaitons qu'il soit traité comme tel et placé, vis-à-vis des vieilles humanités, sur un pied de parfaite et rigoureuse égalité. Il accepte tous les devoirs ; pourquoi, dès lors, n'obtiendrait-il pas tous les droits ? Pourquoi le baccalauréat moderne ne donnerait-il pas accès à toutes les carrières et à tous les examens où ne figurent pas des épreuves spéciales sur les langues anciennes ? Pourquoi surtout nos élèves seraient-ils impitoyablement exclus des facultés de médecine et de droit ? Messieurs, quand j'entends affirmer que la compétence et le prestige des futurs docteurs ou juristes courraient beaucoup de risques, s'ils n'avaient passé par la classe de Rhétorique, je souris et je songe à Molière : « Ils savent, la plupart, dit le grand railleur, de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais pour ce qui est de les guérir ... » Vous connaissez la suite du passage. Mais quand je vois des jeunes gens, après d'excellentes études secondaires, écartés par les règlements d'une profession

pour laquelle ils se sentent du goût, sous prétexte que leurs diplômes ne portent pas mention de certaines langues mortes dont ils ne tireraient, d'ailleurs, dans leur carrière, aucune utilité pratique, alors je m'indigne, je crie au monopole, et je demande que là, comme partout, on remplace l'arbitraire et le privilège pour le bon sens et l'équité. Quoi qu'il en soit, et pour ne point sortir de mon sujet, tant que l'enseignement moderne n'aura pas conquis ces sanctions, que plusieurs grands maîtres de l'Université lui ont promises, tant qu'il n'offrira pas à toutes les vocations les mêmes garanties que l'enseignement gréco-latin, il ne sera pas à sa vraie place dans la faveur des familles et restera, comme on l'a dit, un enseignement « abaissé et déprécié ».

Aussi bien, je suis persuadé qu'une irrésistible poussée de l'opinion nous assurera gain de cause. Il semble, en effet, Messieurs, que nous assistions à une transformation un peu timide encore et imprécise, mais profonde cependant, de l'esprit public. Dans tous les ordres d'activités on se demande si ce goût de réglementation minutieuse, de formalisme tyrannique, qui nous vient en droite ligne, à travers le moyen-âge, de la domination romaine, ne jure pas avec les exigences si multiples, si diverses des sociétés actuelles et ne risquerait pas, à la longue, de nous placer en état d'infériorité vis-à-vis de nations moins rigoureusement centralisées. On ose proclamer qu'il y a chez nous trop de lois, trop de fonctions et surtout trop de fonctionnaires ! Ce mouvement s'étendra-t-il et aboutira-t-il à une véritable réorganisation économique et administrative ? Je ne sais. En tout cas, il a déjà fortement ébranlé l'édifice pédagogique élevé par le génie impérial de Napoléon Ier. D'un côté, en effet, l'enseignement supérieur sollicite une autonomie relative et travaille à constituer, sous le nom d'Universités, des organismes régionaux, doués d'une vitalité et d'une physionomie propre. Cette réforme, il est vrai, a rencontré au Parlement une opposition assez vive, amis, comme on l'a démontré dans une savante étude (1), récemment communiquée à l'Académie des sciences morales, et dont je louerais plus librement la lumineuse dialectique, si l'auteur n'était aujourd'hui tout près de moi, aucune des objections soulevées ne semble dirimante. L'ajournement ne saurait donc être irrévocable et l'on a le droit d'espérer que l'intérêt de la science française finira par l'emporter sur la coalition de certains intérêts particuliers. D'un autre côté l'enseignement secondaire se dépouille peu à peu de son antique uniformité. Il y a quelques années, un Ministre de l'Instruction publique se glorifiait de pouvoir dire, en tirant sa montre : « A cette heure, dans tous mes Lycées, on dicte une version latine. » Nous avons, nous, un autre idéal. Il ne nous paraît ni indispensable, ni expédient que les intelligences puisent toutes les mêmes sucs, dans un même enclos étroitement délimité. Libre à chacune de choisir son terrain, pourvu que la sève monte abondamment et s'épanouisse en frondaisons vigoureuses, en fleurs et en fruits ! C'est à ce besoin tout nouveau de diversité et d'expansion que nous devons la création de l'enseignement moderne. Sans doute la routine résiste et se cramponne aux vieux règlements. Mais les pioches ne se laisseront point et les règlements finiront par craquer.

Cependant l'unité morale de la nation n'en souffrira-t-elle pas ? Ces jeunes gens, élevés par des disciplines différentes, n'auront-ils pas des manières de sentir, de comprendre et de juger très opposées et ne se regarderont-ils pas entre eux presque comme des étrangers ? Craintes bien vaines, à mon avis. Sous la variété des programmes et des méthodes les maîtres auront à cœur de faire circuler des émotions communes, un commun enthousiasme pour toutes les choses grandes et belles. Et par là encore ils seront réellement de leur temps.

(1) *Les Universités françaises et l'opinion*, par M. Louis Legrand, correspondant de l'Institut

Car la tendance à la décentralisation intellectuelle, que je signalais tout à l'heure, a pour complément et pour correctif une tendance au rapprochement, à la fusion des énergies sociales et, j'oserai dire, à la communion des âmes. Non seulement nos élèves, à quelque enseignement qu'ils appartiennent, doivent s'efforcer à se connaître, à s'apprécier et à s'aimer, mais il faut aussi qu'ils éprouvent une sympathie profonde pour ces autres enfants que les nécessités de l'existence obligent à se contenter d'une instruction rudimentaire. On vous a souvent répété, jeunes gens, que vous formiez une élite, et, en effet, notre légitime ambition, c'est de faire de vous des hommes distingués, distingués par l'esprit, distingués par le cœur et même par les manières. Mais rien n'est plus contraire à la véritable distinction que la morgue hautaine et les préjugés de caste. Il n'y a pas, il ne doit pas y avoir dans notre démocratie de « classes dirigeantes », pas plus qu'il n'y a de classes dirigées, nées pour l'obéissance et l'effacement.

La valeur du citoyen ne se mesure ni à son origine, ni à sa fortune, mais uniquement à sa noblesse intérieure, c'est-à-dire à ses capacités et à ses vertus. L'éducation que vous recevez vous a pénétrés de ces principes et vous préservera d'un snobisme dédaigneux et ridicule. Vous n'aurez, mes amis, à aucun degré, les préjugés de l'âme oligarchique, si fortement dépeinte par Platon. Vous comprendrez que plus la société aura fait pour vous, plus elle vous aura munis de connaissances et de talents, et plus vous aurez contracté d'obligations envers elle, plus vous devrez vous tourner vers les humbles, non pour leur faire admirer votre supériorité, mais pour vous soucier de leur bien-être physique et moral afin de les élever progressivement, dans le sens le plus humain et le plus généreux du mot. On discute beaucoup, autour de nous, sur les aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui qui sera l'humanité de demain. J'ignore vers quels systèmes elle s'orientera plus volontiers, mais permettez-moi d'avoir confiance qu'elle se montrera toujours davantage bonne, compatissante, presque tendre à l'égard des faibles et des malheureux. Aux utopies subversives, aux déclamations haineuses vous opposerez la digue la plus puissante, celle du dévouement et de l'amour. Ainsi vous complèterez dignement l'œuvre des ancêtres ; et à la liberté politique, à l'égalité civile qu'ils vous ont conquises, au prix de tant de luttes et de sacrifices, vous ajouterez, pour glorifier et illuminer cette fin de siècle, la sainte auréole de la fraternité sociale.

## **Jules LEGRAND**

(1857-1928)

*Agrégé de philosophie (1879)*

*Professeur à Buffon (de 1889-1890 à 1894-1895)*

*précédemment Professeur au Lycée de Reims*